JOURS NOCTURNES

MYRIAM ANISSIMOV

JOURS NOCTURNES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

נאכטיקע טעג

ISBN 978-2-02-114228-0

© Éditions du Seuil, janvier 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Dinah Frydman

I

1

Rien de prémédité. J'avais acheté le livre par hasard chez la libraire de la rue Rambuteau, où l'on trouve à peu près tout. Oui, il est vrai, je l'avais déjà lu, mais je voulais le relire et je me suis rendu compte aussitôt que je ne l'avais pas bien lu. C'était le *Journal de voyage* de Schopenhauer. Cette fois-ci, plus le récit était tragique et vertigineux, plus je le trouvais drôle. Et surtout, à ma grande surprise, alors que j'avais déjà commencé à relire la préface du *Journal de voyage* de Schopenhauer, je l'avais subitement abandonnée pour me jeter sur *Oui* de Thomas Bernhard, un roman glacial. Une invitation au suicide. Au début du livre, Bernhard racontait qu'il montait dans la « pièce aux livres » pour aller chercher *Le Monde comme volonté et comme représentation* du même Schopenhauer ! Ça alors ! Je mis le *Journal de voyage* dans mon sac, et l'emmenai partout avec moi.

2

J'avais toujours voulu vivre à Paris. Tout enfant, je savais que j'irais à Paris et que j'y vivrais. Je ne savais quand ni comment, mais je savais que j'irais à Paris. Dans les années de mon adolescence, je haïssais Lyon, où l'on m'avait claqué la porte au nez parce qu'on « ne recevait pas les Israélites ». J'avais quitté cette ville hostile, obscure, et, désorientée, je parcourais en tous sens et sans fin les rues de Paris, les couloirs du métro qui suaient l'humidité.

Cela se passait peu après les événements du mois de mai 1968. On goudronnait les chaussées éventrées, on plantait des arbres pour remplacer ceux qui avaient été abattus pendant les émeutes et utilisés avec les pavés, ainsi que le mobilier urbain, pour édifier des barricades. Un peu partout, sur les Grands Boulevards, les câbles électriques se balançaient encore dans le vide. Les éboueurs, avec d'énormes camions broyeurs, évacuaient les milliers de tonnes d'ordures qui s'étaient accumulées jusqu'au premier étage des immeubles. Je me souviens de l'odeur écœurante qui planait sur la ville, car il commençait à faire

chaud. Tandis qu'on dératisait, de gros rats quittaient les monceaux d'ordures en décomposition, s'engouffraient en sifflant dans les bouches d'égout. On trouvait à nouveau de l'essence, les voitures circulaient en zigzag entre les profondes fondrières sur les avenues en cours de réfection.

Un peu partout stationnaient les cars bleus de la police et des CRS. Sur les murs, les affiches réalisées par les étudiants de l'École des beaux-arts étaient encore visibles, lacérées. Je me souviens de la tête casquée du policier brandissant sa matraque. Et des slogans tagués sur les murs : « Sous les pavés, la plage. Il est interdit d'interdire. Faites l'amour, pas la guerre. Cours camarade, le vieux monde est derrière toi. L'imagination au pouvoir. À toi l'angoisse, à moi la rage », et cætera.

Le pouvoir rétablissait progressivement l'ordre. Mais quelque chose avait changé. Tout ou presque était permis. Une certaine légèreté, des relations plus franches, plus directes, plus brutales aussi. Enfin, la facilité de l'amour et des rencontres. Pour ma part, après le tourbillon des jours de mai, je vivais alors dans une grande solitude.

Elle me paraît aujourd'hui anormale quand je croise des foules dans les rues du Marais, mais, somme toute, elle est moins terrible que celle dans laquelle j'ai vécu quelques décennies plus tôt, lorsque j'habitais un studio mansardé au sommet d'un immeuble qui se trouve à l'entrée du tunnel du boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Je ne connais rien de plus sinistre, de plus désespérant que le boulevard Gouvion-Saint-Cyr et, en particulier, l'immeuble de béton où je pensais souvent mettre fin à mes jours en sautant depuis mon étroit balcon directement dans le tunnel.

Par moments, je me disais qu'en sortant de chez moi tout irait mieux et je sortais donc sans savoir où j'allais, et si je rentrerais le soir dans l'immeuble de béton, ou si j'y retournerais jamais. Et de fait, j'attendais le jour où je n'y reviendrais jamais. Mais le temps passait et, chaque jour, je longeais le tunnel en sortant de la bouche de métro avec l'espoir de ne plus jamais reparaître boulevard Gouvion-Saint-Cyr. Précisément, terrifiée à l'idée de retrouver le boulevard Gouvion-Saint-Cyr, il m'arriva de prendre vers minuit une chambre à l'Hôtel California, rue des Écoles, et de la quitter, en douce, avant le départ du gardien de nuit, assoupi derrière le comptoir.

Un matin, j'étais partie en espérant sortir d'un isolement et d'un désespoir trop longs. Dans l'après-midi, alors que je lisais *Le Monde* dans le grand café désert qui se trouvait alors à l'angle de la rue Dauphine et du quai des Grands-Augustins, j'entendis à la radio – la radio était toujours allumée dans ce café pour meubler le vide – une voix nasillarde, sourde, ténébreuse et envoûtante chanter une mélopée en français avec un fort accent américain. C'était un poème d'Emmanuel d'Astier de La Vigerie. « Les Allemands étaient chez moi / On m'a dit résigne-toi / Mais je n'ai pas pu / Et j'ai repris mon arme… » C'était fait pour moi. Cette voix triste surgissant des ténèbres de la Deuxième Guerre mondiale. Je voulais en savoir plus.

J'avais bien fait de quitter ce jour-là le studio, après avoir pris un bain. Je me réveillais souvent tout habillée, comme j'étais tombée sur le lit la veille, et je fixais le lino gris, la baie sans rideaux, prenant jour sur l'étroit balcon de béton, qui me suggérait de me balancer direct

dans le tunnel. Mais bien sûr, c'étaient des mots et, bien sûr, je ne le faisais pas. Je me couchais donc le plus souvent tout habillée sur un mauvais lit coincé au fond de l'alcôve. Si je sortais, quelque chose pourrait advenir. Plus c'était impensable, et plus je l'espérais. J'attendais n'importe quoi de nouveau.

Quand j'étais de retour, après plusieurs jours d'absence pendant lesquels j'avais erré, en sortant du métro je voyais les tailleuses de pipe de la porte de Villiers et leurs clients qui ouvraient la portière de leur voiture pour les faire monter. Ils allaient se garer à quelques mètres de là, dans une rue tranquille. En quittant la voiture, elles crachaient dans le caniveau, puis se désaltéraient au Royal Villiers. Elles disaient comme ça qu'elles se rinçaient la bouche.

En sortant de chez moi, après avoir longé le tunnel, j'arrivais à la porte de Champerret et espérais l'aventure en descendant les marches de la bouche de métro. Quand je parle d'aventure, je veux dire que je voulais surtout rencontrer un homme. Ça arrivait. Ce n'était pas une rencontre, mais une désolation. Parfois, le plus souvent, je n'avais plus d'argent. Je me demandais si je ne serais pas capable de faire une passe pour faire face. Une fois, une voiture s'arrêta à ma hauteur sur le boulevard. Je jetai un coup d'œil rapide au gros lard binoclard et chauve, je pris mes jambes à mon cou, ouvris précipitamment la porte de l'immeuble, me jetai dans l'ascenseur, montai jusqu'au huitième étage et entrai en courant dans le studio vide. Je me ruai sous la douche comme si le sperme du gros lard, qui m'avait accompagnée jusqu'à la porte de l'immeuble en roulant au ralenti, m'avait souillée. Je

remis au lendemain toute décision concernant ma faillite certaine.

Je ne mangeais presque rien. Un rouleau de printemps tout au plus, que j'achetais chez le chinois, au bas de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. J'aurais pu en engloutir trois ou quatre, mais je n'avais pas l'argent et me demandais comment en gagner. Je me voyais bien voleuse, mais mes talents se limitaient aux savons, exclusivement de la marque d'Orsay, que je chipais dans une pharmacie de Saint-Germain-des-Prés jusqu'à ce que la patronne de l'officine me fît comprendre qu'elle m'avait démasquée et que je devais aller exercer mes talents ailleurs. Généreux de sa part. Aujourd'hui encore, je m'incline devant son indulgence ; elle m'a évité la honte.

Une fois, plus affamée que de coutume, je pris un café à la terrasse de La Rhumerie. Une amie rencontrée dans un groupe de recherches théâtrales, comme il y en avait tant, me conseilla d'aller m'asseoir dans ce café après 19 heures, où, avait-elle dit, les gogos dragueurs étaient nombreux. Il suffisait de se laisser inviter à dîner, puis de s'éclipser juste après le dessert en prétextant d'aller aux toilettes, sans pitié aucune pour celui qui vous avait sauvée de la famine. Ça se passa exactement comme elle avait dit. Un grand niais se présenta et je lui indiquai un chinois tout proche dont l'établissement possédait deux entrées sur deux rues parallèles, ce qui facilita ma fuite. Tandis que je courais vers le métro, j'entendis vaguement crier « Salope ! Connasse ! ».

Dans le métro, un jour d'août, j'avais rencontré un grand Américain aux allures de cow-boy. C'est ce qu'il était d'ailleurs puisqu'il travaillait pour le cinéma. Vivant ordinairement à Los Angeles, il jouait les utilités à cheval dans les westerns. C'est lui qu'on voyait d'un film à l'autre poursuivre les méchants Indiens en faisant claquer son fouet et en jouant des éperons. Il avait une chambre dans un petit hôtel de la rue Bréa, à Montparnasse. Je l'y suivis tandis qu'il me racontait précisément qu'il était un cow-boy de cinéma. Il se jeta sur le lit avec son jean et ses santiags pour se rouler un joint. La télévision était allumée. Il fumait son joint, assez inerte sur le lit en regardant les astronautes américains en train de se poser sur la lune et faire leurs premiers pas sur l'astre nocturne. Il en était ému jusqu'aux larmes. Il cria « Hourra ! ». Surtout quand il vit le drapeau américain planté sur la lune. C'étaient ses compatriotes que tout l'univers regardait et admirait. Nous fûmes chastes. Au matin, nous montâmes dans un taxi avec une importante quantité de ses chemises de soie à manches bouffantes, toutes sur cintre et protégées par une housse. Il me demanda sans autre précision si je pouvais les lui garder quelque temps. Il me ferait signe. Je n'avais aucune raison de refuser l'hospitalité à ses chemises dans ma penderie à moitié vide. Souvent, je jetais un coup d'œil aux chemises multicolores et me demandais si je n'avais pas rêvé.

3

Après des aventures aussi navrantes, il me prenait l'envie de fuir. Rester chez moi était une chose tout aussi impossible que de ne pas rester chez moi. Je n'étais chez moi nulle part, alors je montais dans un train.

Je prenais un taxi jusqu'à la gare de Lyon avec mon sac contenant un peu de linge et mes affaires de toilette. Je m'engouffrais dans le hall de la gare de Lyon et achetais, sur le coup de 20 heures, un billet pour un train de nuit. Première classe dans un omnibus. Je me retrouvais la plupart du temps seule dans un wagon. Le quai de la gare de Lyon défilait sous ma fenêtre, puis les maisons grises qui bordent les voies, avec leurs lumières jaunes entre deux pans de rideaux où se meuvent l'espace d'un instant des silhouettes. Puis la ligne d'horizon montait et descendait, les fils électriques étaient aspirés dans le néant.

Je sombrais dans la nuit comme dans l'océan. Le train filait vers le sud. Je n'étais déjà plus certaine de vouloir y aller. Au cœur de la nuit surgissaient furtivement quelques lumières lointaines. Martèlement des roues,

aiguillages, arrêts interminables dans des gares obscures, où personne ne montait. Voix nasillarde sortant d'un haut-parleur. Une ombre se faufilait dans le couloir pour gagner la sortie. Je la suivais jusqu'à ce qu'elle eût disparu sur le quai. Elle avait quelque part où aller. J'espérais le moment magique d'un passage vers un autre monde dont je n'avais pas la moindre idée. Bientôt le jour poindrait et l'illusion délicieuse se déchirerait. Je ne savais combien de fois encore je prendrais ce train. Mais il y aurait une dernière fois. Et lors de cette dernière fois, saurais-je que ce serait la dernière fois ? Ce n'était qu'un voyage d'une nuit, alors que j'espérais passer d'un continent à l'autre, traverser les océans.

Le train, dans une ultime secousse, s'arrêtait à 5 heures du matin à la gare de Villefranche-sur-Saône. Devant la laide petite gare, il n'y avait, à cette heure, aucun taxi.

J'allais au taxiphone et réveillais ma mère, comme toujours enragée contre moi, qui voyageais en première classe aux frais de la princesse. « Poule de luxe ! » Je n'avais qu'à attendre que les taxis se mettent au travail. En aucun cas, elle ne sortirait de son lit pour venir me chercher. Elle ne m'avait pas invitée, je ne l'avais pas avertie. Elle claquait le combiné et je restais assise sur un banc de bois dans la laide petite gare à guetter dans l'aube bleue l'apparition du premier taxi. Je trouvais ma petite Maman devant son bol de café et ses tartines. J'espérais un accueil *gemütlich*. Alors, quoi ! Je voulais toujours faire l'artiste ! Je n'avais pas de profession ! C'était trop facile de vouloir faire l'artiste « sur le dos de sa mère » ! Ça ne marcherait jamais. J'étais *trop vieille* à présent. Voilà la vérité !

Ma mère étendait sa haine du mensonge à toute la famille. J'avais toujours été sommée de dire toute la vérité, rien que la vérité. Devant elle, j'étais toute nue. Si bien que, lorsque c'était absolument nécessaire, le mensonge est utile, j'étais prise d'une incapacité qui me faisait rougir. Elle m'avait persuadée que le fait de ne pas mentir était une vertu et elle m'avait gâché la vie. Ma petite Maman m'a privée du minimum de défense face à l'hostilité, la brutalité du monde. Elle m'a rendue bête. Elle m'a mise en état d'infériorité vis-à-vis de tous ceux qui mentent élégamment, naturellement.

Avec ses grandes certitudes, elle m'avait enseigné l'histoire récente de l'Europe orientale, récitant la *doxa* stalinienne, qu'elle lisait religieusement dans les journaux qu'un militant apportait le dimanche matin à la maison. *L'Humanité*, *France-URSS*, *Femmes françaises*, *Les Lettres françaises*. Je buvais ça comme du petit-lait. Ma petite Maman a vraiment charrié. Cette harpie stalinienne ne supportait aucune contradiction. Arthur Koestler était un agent stipendié de la CIA. Kravtchenko un menteur, un bandit, un social-traître, un plumitif valet des puissances impérialistes.

Ayant tout entendu, je courais me jeter sur un bon lit, ayant pris soin d'ôter la courtepointe en dentelle. Je dormais comme une enfant, sans le désir d'un homme. Je dormais comme un bébé dans son berceau, attendant les caresses de Maman qui ne venait pas. Deux jours plus tard, je reprenais mon sac et retournais à la gare. J'avais copieusement mangé la bonne cuisine de ma petite Maman, consternée par ma maigreur, ma tristesse, ma solitude.

Je couchais avec des hommes sans amour. J'espérais une étincelle jaillie de nos corps jeunes et souples. J'avais vingt-deux ans et j'attendais l'amour. J'étais une jeune fille solitaire, déambulant la nuit dans les rues de Paris et pensant qu'un jour un homme m'aimerait. Il est affreux de n'être pas aimé quand on aime. Mais je n'aimais pas. Je rêvais d'aimer. Je voulais aimer comme Mathilde de La Mole aima Julien Sorel. Comme Catherine Earnshaw aima Heathcliff. Comme Anna Karénine aima Vronsky.

Dans le désordre des draps, je voulais échapper au gouffre du temps qui se déploie et se referme comme un éventail.

4

J'avais rencontré Arturo. Je lui trouvais le front haut, la pâleur, la grâce d'Amedeo Clemente Modigliani.

Il m'emmena voir Paris la nuit, qui était sa passion. Nous parcourions jusqu'à l'aube les rues obscures. Il me montra l'immeuble de la rue Lauriston où Bonny et Lafont torturaient leurs victimes pendant l'Occupation. Il bredouilla quelques mots en mauvais allemand. Nous allâmes rue du Docteur-Blanche. Le bon docteur qui avait pris chez lui Maupassant, miné par la syphilis, marchant à quatre pattes et se souillant de ses excréments. Dans la même rue, Arturo me montra la maison construite par Mallet-Stevens. Il marchait à grandes enjambées, portant des chaussures marron à épaisses semelles de crêpe et un éternel pull-over trop court. Bonny et Lafont, Maurice Sachs, dont je lus l'extraordinaire autobiographie *Le Sabbat*, le docteur Petiot. J'ignorais tout, jusqu'au nom du docteur Petiot. Arturo me raconta dans le détail comment il attirait les Juifs chez lui en leur faisant croire qu'ils allaient quitter la France pour un havre plus sûr, comment il les dépouillait, les